Trois Mots INUTILES

—Vous avez appris trois mots anglais! demanda Mary de Laurane à son flirt préféré Jean Séraval. Trois mots anglais pour me plaire!

—Trois mots, dit Jean qui souriait. Trois mots, pas un de plus.

—Dites-les-moi vite.

—Je vous les dirai tout à l'heure. Ils seront plus jolis au soir tombant.

Le vapeur "la France" quittait le pont de Genève. De l'arrière du haut pont, les deux jeunes gens voyaient fuir la ville dans un tendre enveloppement d'or que versait le chaud soleil d'août. Jusqu'aux murs gris de la cathédrale Saint-Pierre qui flamboyaient.

—Allons à l'avant, fit Mary. Nous serons mieux. J'entends l'orchestre Alessandro qui prélude au "Danube bleu".

"Nous serons mieux" signifiait "nous serons seuls." La jeune fille voyageait avec son père. A vrai dire, ce n'était pas un père gênant. C'était un père demeuré trop jeune qui soignait fort sa toilette, et présentement paradait en face de trois dames dont l'une au moins était jolie.

Elle marcha devant le jeune homme sur le bateau encombré de touristes qui, pour la plupart, lisaient le Bædeker ou attaquaient surnoisement, à petits coups de cuiller, des glaces de diverses couleurs, framboise et abricot, au lieu de regarder les eaux bleues du lac ou les villas de la côte enfouies dans la verdure.

Il admira une fois de plus, en la suivant, la gracieuse souplesse de ce corps en mouvement, la magnifique luminosité de la lourde masse des cheveux châtains. Elle était de blanc vêtue, robe de flanelle et chapeau aux grandes ailes déployées. Il songea que le lendemain il quitterait Evian où tous deux se trouvaient en villégiature, et qu'il ne se sentait pas le courage de dire adieu à cette belle enfant dont il s'était épris.

Ils dépassèrent le groupe de musiciens qu'entourait un cercle d'auditeurs, et parvinrent à l'avant du bateau.

Aussitôt, elle se retourna vers lui, et de sa voix câline:

—Maintenant, dites-les-moi?

—Et quoi donc?

—Vos trois mots anglais. Nous sommes venus ici pour cela.

Elle le regardait très doucement, pour l'encourager, et joyeux, il sourit encore:

—Je croyais que nous étions venus pour l'orchestre.

—Pour l'orchestre aussi, fit-elle railleuse.

Et, levant tout à coup les bras, elle retint des deux mains son chapeau dont le vent courbait les ailes en arrière.

—Prenez garde, dit-il, vous allez vous envoler comme une blanche mouette dans les airs.

—Oh! vous me retiendrez!

—Des deux mains, comme votre chapeau.

Elle ne perdait point de vue sa question:

—Décidez-vous, j'attends vos trois mots.

Mais elle dut forcer la voix pour prononcer cette phrase. Le jeune homme pensa:

—Je ne puis pourtant pas les crier sur ce bateau pour la joie de ces violons ambulants!

Il bisa:

—Le vent les emporterait, et ce sont trois mots précieux que je ne désire point perdre. Tout à l'heure, je vous les dirai en dansant.

Elle fixait sur lui ses yeux limpides, ignorants du mensonge et de l'inquiétude. Ils se turent, et l'on pouvait croire qu'ils se laissaient prendre au rythme léger de la valse: ce n'était point cette musique qu'ils entendaient, mais une vieille chanson qui leur paraissait nouvelle.

Elle semblait regarder en avant le lac qui s'allongeait, s'étendait comme une petit mer, et dont les eaux bleues pâlissaient au loin, se mêlaient aux rivages confus dans une brume dorée: en réalité, elle regardait dans son cœur, surprise un peu de ce qu'elle y découvrait.

Jusqu'à ce jour, elle s'était laissée vivre, et la vie n'ayant réclamé d'elle aucun sacrifice, elle n'imaginait pas qu'elle eût bénéficié d'un régime de faveur. Le monde ne se composait à ses yeux rendus myopes par l'existence facile que d'une jeunesse fortunée que le flirt occupait. Elle ne soupçonnait point qu'on pût être pauvre ou avoir quarante ans. Elle ignorait que le temps passe, et que sa fragilité donne leur prix aux grandes sensations de joie ou de douleur humaines. Voici que l'attente de l'amour recelait pour elle—seulement un peu—les bornes du monde. A cet instant elle traitait avec dédain ce qui suffisait d'ordinaire à l'enchanter, les belles toilettes, la musique de danse et les compliments. Une glace même, — vanille, citron, ses préférences, — ne l'eût pas distraite. Elle goûtait dans sa petite méditation un délice inconnu et vif.

Lui contemplait gravement la jeune fille qui avait vaincu son orgueil. Il ne souriait plus, et méditait sur les mots anglais qu'il allait dire. Il datait sa vie si active d'un mois à peine. Se souvenait il encore de ses campagnes du Soudan et du Tonkin, et qu'il était capitaine d'artillerie de marine attaché au ministère des colonies? Il avait se compagné à Evian sa mère languissante à qui le médecin ordonnait cette eau légère. Là, il avait rencontré Mary de Laurane, et l'avait aimée tout de suite pour sa fraîcheur de rose en bouton, pour le teint clair de ses joues, pour ses yeux bleus si francs, sa petite bouche relevée aux angles, son nez retroussé à peine, et aussi pour cette jolie nature spontanée et sincère que ses moindres paroles laissaient paraître, et cette absence totale de coquetterie, cette ingénuité anglaise qu'elle gardait jusque dans ses hardiesses.

Les premiers jours il se tenait à l'écart, charmé, fasciné, intimidé. Il ne la disputait point à ses autres flirts triomphants, encombrants et insignifiants. Il sentait sa trentaine parmi ces jeunes gens qui n'avaient jamais connu que des jours enfantins. Mais elle le distingua et l'attira. Elle devinait dans sa raideur une force cachée, et dans ses yeux une passion ardente qui l'enchantait. Cependant il ne cédait pas à tous ses caprices, n'applaudissait pas à toutes ses opinions de fillette gâtée, et ne craignait même pas à l'occasion de la gourmander un peu sur les imprudences de ses frivoles jugements. Mais, quand elle savait lui plaire, elle éprouvait un plaisir intense. Depuis qu'elle le voyait, depuis un mois, un perpétuel combat se livrait en elle entre ces habitudes mondaines qui intervertissent l'ordre des sentiments pour mettre au premier plan des futilités, et le désir de connaître une vie plus émouvante, dût-elle y rencontrer des exigences imprévues. Elle avait cette curiosité des navigateurs qui aspirent à voguer sur des mers nouvelles, malgré les tempêtes.

Il devait partir le lendemain, et il avait décidé que durant ce dernier tour de lac qu'ils feraient ensemble, il lui déclarerait son amour. Ne l'avait elle pas encouragé par cette prédilection qu'elle lui marquait sans cesse? N'attendait elle pas ces trois mots anglais qu'elle savait bien? Pourquoi n'accepterait-elle pas d'être sa femme, de partager sa vie?.....Au moment de parler, voici qu'il se sentait pris d'hésitation. Sa fortune était médiocre, et par les propos de la ville d'eau il savait que le père de Mary dévorait sans scrupules les biens qu'il administrait, et que déjà il avait beaucoup réduits.

La jeune fille l'aimerait-elle assez pour mener un besoin avec lui une existence moins luxueuse? Ne préférerait-elle pas épouser quelqu'un de ces fantoches millionnaires qui l'agaçaient en la courtisant?

Le vapeur, après une escale à Nyon, traversait le lac. L'orchestre jouait maintenant pour les voyageurs de seconde classe, et les notes stridentes de la petite flûte parvenaient seules jusqu'au pont supérieur.

Les deux jeunes gens se décidèrent à quitter la proue que le vent balayait. Ils s'assirent côte à côte sur un banc inoccupé. En arrière du bateau en marche, ils aperçevaient Nyon, ville ancienne et somnolente que couronne une forteresse dont l'âpreté ne réussit pas à atténuer la douceur du paysage, et à l'avant ils voyaient se rapprocher d'eux la pointe d'Yvoire, avec son village de pêcheurs et la masse carrée de son vieux château. Mais ils ne s'intéressaient guère au décor....

Mary supportait malaisément ce silence où Jean s'enfonçait. Elle se plaisait au bruit léger des paroles qui dispensent les pensées profondes et les tristesses menaçantes.

—Vous rentrez triste à Paris! dit-elle. Et elle ajouta gentiment:

—Quel dommage!

Et pour secouer décidément la torpeur de ce compagnon taciturne dont elle redoutait les yeux sombres, elle babilla:

—Moi, je dois y aller, dans votre Paris. Ce sera le mois prochain, pour un mariage. C'est une de mes amies qui fait une bêtise.

—Qui fait une bêtise? répéta distraitement Jean qui avait terminé sa songerie et ses hésitations.

—Oui, elle épouse un jeune homme sans fortune, et, qui pis est un, médecin qui sera toujours en courses le jour, et peut-être la nuit.

—Mais pourquoi fait elle une bêtise! reprit le jeune homme, soudainement intéressé. Ils ne s'aiment pas?

Il fixait de ses yeux perçants le visage rose de Mary. Celle-ci ne remarqua pas cette attention subite, et comme agressive.

—Ils s'adorent, fit elle.

—Alors je ne comprends pas.

—Oh! vous allez comprendre. Les parents d'Hélène,—elle s'appelle Hélène,—ne lui donnent que cinq mille francs de rentes. Son petit médecin qui débute en gagne à peine autant. C'est la misère. Elle doit prendre un appartement de dix huit cents francs.

Il fixait la jeune fille avec une expression d'inquiète curiosité qui l'eût avertie, mais elle ne leva pas les yeux. A ces brèves questions, à l'intonation de sa voix, elle le devinait mécontent, et, rebelle à toute pensée, elle ne tenait pas à rencontrer les durs regards de son ami difficile. Sa mère anglaise lui avait transmis un esprit positif. Elle conclut d'un mot de son petit raisonnement pratique:

—Ils seront très malheureux. C'est leur affaire.

—Vous en êtes sûre.

—Evidemment. Pour s'aimer il faut ignorer la gêne. Et j'ai calculé ce qui est nécessaire pour vivre à Paris.

—Ah! vous avez calculé?

—Oui. C'est un budget très complet. Il faut trente mille francs par an, au moins.

—Au moins! approuva Jean Séraval avec un sérieux ironique auquel la jeune fille put se méprendre.

—Je pourrais vous donner des chiffres exacts, reprit elle.

—Je vous remercie. Je m'en rapporte à vous.

Leur flirt prenait une tournure bizarre. Se croyant approuvée Mary insista:

—Ils seront pauvres.

—Oh! une pauvreté relative! protesta faiblement le jeune homme. Beaucoup de gens vivent à moins.

—Le croyez-vous?

—J'en suis certain. Et puis les choses essentielles ne s'achètent pas. L'amour, le dévouement, la beauté du ciel, des eaux et des arbres n'ont pas de prix. Le charme de cette heure bleue et dorée, que vaut il?

—Nous avons le loisir de la goûter, affirma posément Mary. C'est la fortune qui met en valeur la beauté.

—Et si l'on en manque, comme votre jeune ménage?

—Alors il ne faut pas se marier.

Elle formula cet axiome nettement, avec un grand souci de dire la vérité.

Pendant leur conversation, le bateau avait dépassé Thonon, haut sur la rive et dissimulé à demi dans la verdure. Il doublait la pointe de Ripaille, Evian apparut. La brise s'était calmée; ils purent demeurer à l'avant. Elle se souvint que Jean Séraval, son ami Jean, devait partir le lendemain.

Le soleil approchait de la montagne. C'était l'instant où s'exalte la splendeur du soir, où la lumière, avant de mourir, prend une douceur ineffable. Les eaux du lac, traversées de longs frissons de vie, semblaient se réjouir des caresses de l'air.

Mary regarda enfin son compagnon de voyage. Sur son visage elle vit distinctement une poignante tristesse. Surprise, presque interdite, elle murmura:

—Qu'avez-vous?

—Moi? je n'ai rien.

Mais elle sentait son cœur en détresse, et n'en savait point encore la cause. Pouvait-elle attribuer cette mélancolie soudaine et si profonde à ses innocentes paroles?

Elle tenta de secouer l'impression pénible qui la gagnait:

—Le soir est venu. Maintenant dites-moi vos trois mots anglais.

Le sourire qu'elle esquissa expira involontairement sur ses lèvres.

Jean, la taille redressée, et comme indifférent, répondit:

—Je ne les sais plus. Je crois que je les ai laissé tomber dans l'eau de ce beau lac.

Et négligemment il ajouta:

—Ne les regrettez pas. C'étaient trois mots inutiles.

Elle comprit enfin. Elle enveloppa le jeune homme d'un regard de tendresse infinie. Elle le trouva beau, fier, un peu dédaigneux et songea—trop tard—qu'il eût été doux de se donner toute à lui, et même de lui sacrifier quelque chose, beaucoup de choses, toutes choses. Les trois mots anglais lui vinrent du cœur à la bouche. Si elle les disait, elle, la première, en l'assurant loyalement que tout à l'heure elle se trompait.

Elle n'osa pas. Ils ne prononcèrent plus jusqu'à l'arrivée que des phrases insignifiantes qui cachaient leurs deux peines. L'amour les avait touchés successivement. C'est un dieu exigeant qui veut des sacrifices.

Ils avaient passé cette soirée délicieuse à supputer le prix de la vie au lieu de vivre. Ni elle ni lui n'avaient eu le courage de braver le mystère sacré que contiennent les trois mots:

"— I love you"!

"Donte".—Vautour qui ronge la foi.

"Œillade". — Télégraphe sans fil.

SANS VERT.

Oui, c'est bien cela....J'avais seize ans et Réginald vingt-trois.

Jusqu'alors je n'avais été pour Réginald qu'une pensionnaire gauche, timide, même un peu niaise, avait-il déclaré à un de ses amis, sans se douter que mon oreille très fine saisissait au vol le qualificatif....

Mais, à la suite du bal des Saint-Cyriens, où ma petite personne dans un nuage de tulle rose obtint un succès assez vif, je devins, sans transition aucune, la perle des cousines et Réginald se montrait très fier quand, les jours de sortie, je daignais accepter son bras pour une promenade ou des courses en ville.

Un après-midi, comme je cueillais au jardin du bouquet destiné aux jardinières du salon, il me dit tout à coup après un long silence:

—Mireille, veux-tu accepter une "discrétion" avec moi?

Je le regardai, surprise.

—"Une discrétion!"

—Oui. Tu ne comprends pas! C'est charmant, je t'assure....

—Et toi, qui n'aimes pas les banalités....

Il interrompit son compliment devant mon air moqueur et reprit:

—C'est une vieille coutume, ou un jeu, si tu préfères, d'origine italienne. Un monsieur et une dame ...

—Nous ne sommes pas "Un monsieur et une dame."

—Un homme et une femme, rectifia-t il avec une certaine impatience, se partagent un petit rameau de buis, ou de quelque autre arbuste qui puisse garder sa couleur verte à travers le temps et l'espace. Il faut toujours porter ce rameau sur soi. Et on se poursuit, le matin, le soir, le jour, la nuit....

—Oh! la nuit....

—C'est une manière de parler, fit-il plus impatienté encore.... Donc, on poursuit son partenaire, essayant de le rencontrer dépourvu de son petit brin de feuillage, "sans vert" en un mot.

—Et si on le trouve "sans vert"? questionnai je, fort intéressée cette fois.

—Si on le trouve "sans vert", le perdant doit donner, tu entends, Mireille, doit donner ce que le gagnant exige.

—Brrr!!

Sans prendre garde à mon interruption, Réginald continua:

—On a vu des joueurs faire des efforts incroyables pour surprendre "sans vert" la personne ayant accepté la partie....

Toute ruse est permise....On peut tomber comme une bombe sur les gens à cent lieues de la ville où s'est engagé le défi. Car ces défis ne connaissent ni unité de temps, ni unité de lieu. Il en est qui durent des années, et se poursuivent aux quatre coins du globe.

—Mon vieux Réginald, je t'avoue qu'accorder tout ce qu'on exige me semble trop gros de mystère pour que ce soit acceptable....

—Bâtre gens qui ne se connaissent pas, oui, mais entre nous!

Mireille! fais-moi l'honneur de penser que je mettrai de la délicatesse, et ne te demanderai que ce que tu pourras me donner sans gêne aucune.... Un simple jeu.... Et toi, tu ne feras pas comme une dame qui, ayant gagné sa "discrétion," demande au monsieur, devine....

—Une paire de moustaches!

—Hélas, non, car il pourrait facilement en trouver de postiches....

Un éléphant! Tu entends bien: un é-lé-phant.

—Seigneur! Et le monsieur lui donna un soufflet!

—Non, voyons, puisque je te dis qu'en doit donner la chose exigée. Le monsieur partit pour les Indes.

—Ah! Et il rapporta l'éléphant?

—Je le pense .... Mais je ne puis te l'affirmer. La revue dans laquelle je lisais cela était déchirée juste à l'endroit où le monsieur mettait le pied sur le paquebot....Voilà!

Maintenant réfléchis et dis si tu acceptes. Ta mère, à qui j'en ai parlé d'abord, m'a répondu: Si Mireille veut, je n'y vois pas d'inconvénient. Vous ne vous demanderez que des choses raisonnables....

J'hésitai encore une seconde, tandis qu'il m'observait d'un air anxieux; puis très résolue:

—Allons, j'accepte!....Ce sera fort amusant....Tiens, voilà du buis, partageons nous ce petit rameau....Monsieur, les hostilités sont commencées.

Réginald porta la main à la hauteur du front, avec une correction qu'eût admirée le général en chef.

—Mademoiselle, à vos ordres

Et, durant quatre ans, nous nous sommes poursuivis impitoyablement sans parvenir à nous trouver "sans vert"... Que de choses charmantes, pourtant, je projetais de demander à mon cousin!.....La première année, les œuvres de Mme Craven — fruit défendu! — hantèrent sans trêve mon cerveau. La deuxième année, ce fut un jeu de tennis. La troisième année, je rêvais un petit chien blanc, tout bouclé, auquel je donnais d'avance le nom de "Fléa." La quatrième année, mon ambition grandissant, je jetai mon dévolu sur une broche en or, avec perles de gui.

Et rien, toujours rien. Partout où je rencontrais Réginald il sortait invariablement de dessous son dolman—côté du cœur, —le rameau quelque peu jauni échangé au jardin par une belle soirée de septembre.....

Il y a un mois, mère me dit après maints préambules:

—J'ai une grave communication à te faire, Mireille.... M. Laurio te demande en mariage.

M. Laurio est un camarade de Réginald.... Même régiment, mêmes notes excellentes, même position de fortune, même famille très considérée.... Ce qui n'empêcha pas que je restai froide.... si froide que mère le remarqua.

—Il ne paraît pas te plaire. Pourtant....

—Non, non, il ne me plaît pas.

—Je préférerais Réginald, je l'avoue, ma chérie.

—Oh! Réginald m'aime simplement comme une cousine, interrompis-je, très rouge et très vite. Je suis pour lui un passe temps; ses sourires, ses attentions sont pour la fille du colonel Héloc.

—On te croirait jalouse.

—Moi! .... Enfin, maman, il n'est pas question de Réginald!

Et je ne veux pas, non, je ne veux pas entendre parler de ce M. Laurio.

—Ainsi soit il, dit ma mère. Maintenant, changeons de sujet.

—Je viens de recevoir une lettre des de Vires. Ils nous engagent à passer huit jours à la Feuillaie. Fais les préparatifs, nous partons demain....

—J'aime beaucoup Mme de Vires, elle a deux fillettes adorables: Elsa et Girbé.... Avec un vrai bonheur, j'ai suivi mère à la Feuillaie, remplie déjà d'animation par la présence de nombreux invités.

Pendant deux jours, enchevêtrement d'excursions de tous genres; promenades à âne et à cheval, en bateau, goûter sur l'herbe, etc., etc., etc.

Le troisième jour, j'étais à écrire dans ma chambre à mon amie Germaine, quand Elsa et Girbé arrivèrent avec des airs mystérieux:

—My dear Mireille, un oncle de petit père, grand collectionneur d'antiquités, va venir demain au château.

Petit père pense lui faire cadeau de la chaise à porteurs de notre trisaïeule....Et ce matin, Jérôme a sorti de son coin cette vieille machine pour la nettoyer.

Tout le monde est allé aux ruines de Granditval; c'est le moment pour la voir et bien nous amuser.

Une chaise à porteurs!....Je boudai, aussi enfant qu'Elsa et Girbé, bien sûr, et arrivée sous les grands arbres, où le domestique l'avait déposée après un premier nettoyage sommaire, je poussai un cri d'admiration.

Sur les panneaux se trouvaient des peintures exquises; des amours joufflus se lançant des roses avec des petites mines charmantes; une bergère en robe blanche, se prélassant au milieu de ses agneaux enrubannés; un berger tenant à la main une viole merveilleuse et je ne sais plus quoi encore.....A l'intérieur, c'était capitonné de soie bleue à mignons bouquets "Pompadour", des poches ici et là, sans doute pour mettre l'éventail, le mouchoir, la lorgnette....Il s'en exhalait un parfum très doux d'ambre et de patchouli.. parfum très doux du lointain passé....

—Oh! si vous vouliez, Mireille, si vous vouliez! supplia Elsa.... Il y a là haut dans l'armoire des vieilles robes, des dentelles.... Mireille, vous voulez?....

Si je voulais! je crois bien.... Un quart d'heure plus tard, j'étais de retour.... Dans quel costume, mon Dieu!....

Robe à paniers, corsage à pointes tout garni de Malines, mitaines de soie couvrant mes bras nus, velours au cou, cheveux poudrés à frimas surmontés d'une touffe de plumes roses qui se balançaient au vent.

—Mireille! vous êtes divine! s'exclamaient autour de moi Elsa et Girbé qui, sûrement, étaient à cette heure les petites cousines du diable!

Ainsi parée, je montai dans la chaise à porteurs, prenant "des airs!".... Tandis qu'Elsa mettait au "point" son appareil de photographie, soudain, là, à la portière de droite, une voix dit gaiement:

—Bonjour, marquise.

C'était....c'était Réginald... Réginald que je croyais à deux cents lieues! .... Réginald en habit bleu de roi, jabot de dentelle, perruque à queue, Réginald qui s'inclinait devant moi, en tenant d'une main un tricorne sur lequel flottait une plume blanche; de l'autre, à désespoir!

la petite branche de buis!....

Et la mienne qui était restée là-haut .... dans ma chambre, lors de mon changement de costume....

Navrée, je me cachais le visage.

—Réginald, balbutiai-je, soyez délicat .... Je n'ai presque plus rien dans mon porte-monnaie.

Il sourit....Quel sourire, mon Dieu!

—Je serai très délicat et ne toucherai pas à votre porte-monnaie .... Marquise, je demande votre main!....

Ma main!!!

Je me mis à pleurer follement ....Est-ce étrange que le bonheur et la tristesse se manifestent par des larmes!....

Tout triste, maintenant, Réginald murmura:

—Je ne croyais pas, Mireille, que vous accepteriez ainsi ma demande....On m'avait fait espérer....

Alors, je le regardai, des larmes dans les yeux, le sourire sur les lèvres:

—Montez, marquis!

Et, comme mère apparaissait au bout de l'allée, je lui criai gaiement:

—Mère, le marquis et la marquise Réginald commencent leurs visites de noces.

UN SALMON JAPONAIS.

Une légende japonaise rapporte qu'il y eut jadis une jeune femme si pauvre qu'elle fut obligée de confier son enfant à une voisine pour se mettre au service d'un riche Samouraï. Après deux ans d'absence, ayant gagné par son travail de quoi subvenir aux besoins de son ménage, elle quitta la place et voulut reprendre son enfant qu'elle n'avait cessé d'aimer de tout son cœur. Mais à son grand étonnement, la voisine qui avait reçu en dépôt le poupon, affirma qu'il était à elle et refusa de le rendre. La chose paraîtra sans doute invraisemblable aux très nombreuses personnes qui ne goûtent point l'enfant d'autrui; mais la légende l'affirme et d'ailleurs il y a toujours eu des gens ennemis de leur propre tranquillité. Les deux femmes portèrent leur différend devant un vieux et savant juge, qui se nommait Oka et dont la réputation de sagesse s'étendait à cent lieues à la ronde. Le juge, ayant entendu leurs prétentions rivales, ordonna que l'enfant litigieux fût amené et que les deux mères le tiraissent chacune par un bras, déclarant que l'objet appartiendrait à celle qui tirerait le plus fort. A ces mots, la vraie mère, bien qu'elle n'eût encore en face d'elle aucune résistance, prit la petite main de son enfant avec une précaution, une douceur où se peignait toute sa tendresse, cependant que l'adversaire saisissant l'autre bras, l'étreignait avec toute la vigueur dont elle était capable. L'enfant poussa un léger cri; avant même qu'il eût vraiment pleuré, la mère abandonna la main de son enfant et, plutôt que de le faire souffrir, perdit, sans raisonner, toute chance de le reconquérir. Les amis qui l'avaient accompagnée devant le tribunal lui firent mille reproches, lui montrant l'autre femme qui, déjà triomphante, toute fière de sa victoire, emportait le bébé. Le juge n'avait encore rien dit; il s'était contenté d'examiner la scène avec une indifférence apparente, mais en réalité avec la plus profonde attention. Il rappela la femme: "Vous êtes, lui dit-il, une infâme menteuse; les cris de douleur de cet enfant que vous prétendez le vôtre n'ont pas éveillé en vous l'ombre même d'un sentiment maternel. Vous n'avez jamais été mère." Et, lui ordonnant de restituer le poupon à la mère véritable, le Salomon japonais condamna la menteuse à l'amende et aux frais.

Origine des Cartes à Jouer.

L'invention du jeu de cartes a été tour à tour attribuée aux Indiens, aux Chinois, aux Egyptiens et aux Arabes.

Il fut évidemment inventé en Asie et introduit en Europe par les Sarrasins à la fin du XIIIe siècle. Ce passe temps, eut d'abord une grande vogue en Allemagne, en Italie. Il ne parut en France qu'au XIVe siècle. On jouait alors exclusivement avec des cartes de fabrication allemande. On croit que les différents sujets de cartes ont été choisis, afin d'exprimer symboliquement les différentes classes de la société.

Ainsi, le carreau représente la classe des marchands, le pique celle des serfs, le trèfle celle des soldats, le cœur le clergé.

Sur les premières cartes françaises, les rois reproduisaient les portraits plus ou moins exacts de David, d'Alexandre, de César et de Charlemagne et figuraient ainsi les monarchies des Juifs, des Grecs, des Romains et des Français.

Les premières cartes allemandes portaient des cœurs, des cloches, des feuillages et des glands, celles d'Italie des épées, des bâtons, des coupes et des pièces de monnaie.

DEPECHES Télégraphiques

Rapport du feld maréchal Oyama

Tokio, 28 janvier — La longue inactivité qui régnait depuis trois mois sur les bords de la rivière Shakhi a été rompue le 25 janvier par l'avance d'un corps d'armée russe dans la direction du village de Chengtni.

Le feld maréchal Oyama prit immédiatement l'offensive et des engagements furent livrés à Chenchick Pao et à Haikou Tai. Oyama rapporte qu'il a défait les russes dans le premier de ces engagements.

Le combat se poursuivait à HeikoTaie quand le feld maréchal a envoyé son rapport à Tokio.

Le télégramme officiel ne révèle pas l'objectif des Russes et ne fait pas mention de la perspective d'un engagement général.

Le rapport envoyé par Oyama est le suivant:

"L'ennemi campé sur la rive droite de la rivière Hun, a commencé les opérations le 25 janvier.

Un corps d'armée s'est avancé du sud de Cheng Tsu contre les villages d'Haikou Tai et de Chenchich Pao.

"Notre armée a pris l'offensive le 26 janvier. Notre infanterie a repoussé une division ennemie près de Chien Pao. Les Russes se sont retirés sur Liutiako Le combat est engagé en ce moment-ci entre notre infanterie et une division russe dans les environs d'Heikou Tai.

PROPOSITION —DE— L'Empereur d'Allemagne.

Berlin, 28 janvier—Le baron von Sternberg, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, est chargé par l'empereur Guillaume de soumettre officiellement au président Roosevelt, la suggestion d'un échange de professeurs entre l'Allemagne et l'Amérique, ce dont l'empereur a fait la mention à l'ambassadeur Tower le Jour de l'An.

L'ambassadeur qui s'est embarqué sur le Kaiser Wilhelm der Grosse le 25 janvier ne fera qu'ébaucher le plan soumis à l'approbation du président.

L'empereur a invité plusieurs professeurs allemands à lui présenter leurs vues à ce sujet.

L'un d'eux, le professeur Adolphe Harnack, a écrit dans le Preussiche Jahrbuccher que les grands érudits du moyen-âge n'étaient attachés à aucun pays particulier. Ils faisaient des conférences à Naples, Boulogne, Paris, Cologne et Oxford et leurs étudiants les suivaient partout.

Le professeur Harnack fait voir combien il est avantageux pour les étudiants de passer une partie de la période de leurs études à l'étranger.

Un échange d'étudiants ajoute-t-il, suggère indubitablement un échange de professeurs, et dans cet échange nous pensons d'abord à l'Amérique.

Harvard et Berlin négocient déjà un plan qui demande de la prudence et de la retenue.

Il se présentera certainement des difficultés; mais ces difficultés ne sont pas insurmontables et il n'est guère de distance qui compte maintenant.

La conviction que des devoirs internationaux s'imposent aux savants assurera le succès de cette entreprise qui aidera à étendre et à fortifier le lien de la fraternité.

Témoignages de sympathie.

Berlin, 28 janvier. — L'ambassadeur Tower en adressant ses félicitations à l'empereur Guillaume hier, à l'occasion de son anniversaire, lui a dit que le président Roosevelt désirait qu'il lui offrit ses témoignages de sympathie et ses vœux pour la santé du prince Eitel Friederich.

La grève à Varsovie.

Varsovie, 28 janvier — Il y a plus de 100,000 ouvriers en grève à Varsovie. Jusqu'à présent il n'y a pas eu de désordres importants.

Les tramways ne circulent plus et aucun journal n'a paru ce matin.

Il n'y a presque plus de pain dans les boulangeries.

La grève fait d'immenses progrès à Lodz. Près de 100,000 ouvriers ont suspendu le travail dans cette dernière ville.

Les communications téléphoniques entre Lodz et Varsovie ont été interrompues par les grévistes.

Quelques manufactures seulement avaient ouvert leurs portes ce matin.